

la légende où l'intervention d'en haut explique le mystère ; aimer l'ombre, le mensonge, le récit qui réduit toutes choses à la formule d'une aventure féerique, tout cela fait des hommes bons à obéir, non des citoyens, un peuple de sujets, une Espagne ou une Pologne. — (hélas !) — elle ne peut faire un pays d'hommes libres, capable de tenir son rang dans un univers devenu formidable.

La foi dans le miracle est un fait d'ordre social vraiment énorme. Il la faudrait analyser avec soin chez l'individu et cela demanderait un volume. Je voudrais indiquer l'essentiel.

Le miracle n'est pas seulement la rupture violente des lois naturelles, ou le phénomène inexplicable que l'on interprète comme une violation de ces lois : c'est, en plus petit, l'intervention des puissances supérieures dans l'ordre normal des événements. Demander et obtenir une guérison par la prière, faire un vœu pour le succès d'un examen, brûler des cierges pour obtenir un gain à la loterie, comme le font les Napolitains, c'est toujours attendre le salut de la bonne volonté du ciel. Et si le ciel daigne arrêter la roue au numéro que le fidèle souhaite, s'il veut bien accorder la pluie au laboureur pieux, s'il remet sur pied la religieuse mourante, il ne fait rien de plus énorme que lorsqu'il transporta de Nazareth à Lorette la maison de la Sainte Vierge ou lorsqu'il arrêta le soleil sur la prière de Josué. L'homme qui croit fermement à la puissance de sa prière et de son amour pour de pareils résultats, celui qui se sait pertinemment accompagné de son ange gardien, ou gardé par le doux regard bleu de Marie est vraiment heureux, je le confesse ; et si l'un d'eux était mon ami, je me ferais un scrupule de le détourner d'une si charmante croyance.

Une de mes cousines, religieuse d'un ordre mi-cloîtré, fut miraculée il y a quelque vingt ans dans des conditions qui jetèrent presque toute une famille dans l'extase. Elle était paralysée depuis bien longtemps, paraît-il, lorsqu'un certain jour, à la suite d'un rêve, elle supplia sa communauté de faire une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. Le dernier jour de cette neuvaine, elle ordonna que l'on mit au pied de son lit ses habits qu'elle n'avait plus revêtus durant des années peut-être ; et à l'heure où les dernières prières s'achevaient, ses sœurs la virent paraître debout au fond du chœur, marchant droit vers la place où elle s'assit.

Le pays entier voulut la voir. Elle rayonnait ; j'ai vu des femmes de ma maison pleurer de stupéfaction et de cette sorte d'ivresse où la vue des grands événements nous jettent tous. Mon père, tout vieux qu'il était et presque croyant, m'expliqua qu'il attribuait à des causes très naturelles cette surprenante aventure et il crut devoir me mettre en garde contre le danger d'un abandon trop absolu aux idées que le miracle répandait autour de nous. J'ai compris depuis lors que ce miracle n'était pas plus grand que celui que chaque jour des gens priant Dieu et les Saints pour le succès de leurs entreprises ou la réalisation de leurs désirs.

Or, il est trop certain que l'éducation religieuse consiste à déve-